



384

LES MODES PARISIENNES

*Capote des D^{elles} Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 18.
Costume de jeune homme par Humann, r. V^o des p.^{ts} Champs 83.*

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.
Ayuntamiento de Madrid



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LE LOGIS DE SAINT-MARTIN (5^e et dernière partie),
par AMÉDÉE ACHARD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE
THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



C'EST toujours le même engouement pour les toilettes légères. Il y a quinze jours que cela dure ; nous allons être obligée de nous répéter. Hélas ! je vous vois d'ici, malicieuses lectrices, sourire en pensant que nous n'avions pas besoin de cette dernière quinzaine pour vous ennuyer par ce *méfait*. — Ceci dit en manière d'amende honorable, nous répéterons qu'on voit, depuis les journées chaudes, beaucoup de robes de barège à disposition ; elles sont très-jolies fond-noir avec volants l'ordés d'une large guirlande de roses, fond-blanc avec semés sur la jupe et volants bordés de guirlandes de fleurs. Un châle de dentelle de laine fait bon effet sur ces robes et complète bien une toilette légère.

Les robes plus simples en percale, jaconas et brillante fond-blanc à grands dessins perses, sont aussi fort nombreuses. Les petites femmes, qui craignent de disparaître sous l'ampleur de jupes garnies de trois volants, préfèrent leurs jupes

garnies d'un seul grand volant à tête, ce volant terminant la jupe, c'est-à-dire posé au bas d'une jupe coupée à l'endroit où le volant commence.

On voit de jolies robes de mousseline de coton fond-rose à dessins blancs, fleurettes ou autres. Les plus élégantes de ces robes ont leurs volants festonnés en coton blanc, dessin mat.

Les canezous blancs avec des jupons de taffetas, des robes de mousseline de soie, de coton ou de barège, sont de même fort en faveur.

Les manches ouvertes avec sous-manches ouvertes font fureur. Nous sommes obligée, pour être vraie, de dire qu'on porte beaucoup de bracelets en ruban de velours noir qui laisse tomber deux grands bouts, après avoir serré le bracelet au bras par une boucle ovale en acier anglais ou en marcassite.

Ces modes de bracelets de velours, bracelets de laine rouge tricotée pour imiter le corail, n'ont pas toutes nos sympathies ; elles sont si faciles à posséder, qu'elles deviennent vulgaires ! Cependant nous devons convenir qu'avec les manches ouvertes, il est bon nombre de bras qui se trouvent bien d'être dissimulés sous le noir du velours, qui du reste fait admirablement ressortir la blancheur de la peau.

Le petit canezou-pardessus de madame Colas (1) est à grand succès ; nos abonnées, auxquelles nous avons donné le modèle et le patron, le connaissent assez pour que nous n'en répitions pas la description. Ce canezou-pardessus, fait d'abord en mousseline brodée au crochet, se fait aussi maintenant en mousseline unie avec guirlandes bro-

(1) Rue Vivienne, 47.

dées au plumetis entourant le devant et le bas, c'est-à-dire le tour du pardessus; une petite dentelle froncée le borde de même entièrement.

Madame Colas fait des sous-manches ouvertes brodées au bord d'une large broderie au plumetis; ces manches sont bordées d'une petite dentelle froncée. Souvent on préfère ce genre de sous-manches simples, parce que, les manches des robes étant très-garnies de volants, les sous-manches garnies aussi de volants forment trop de garnitures.

Les sous-manches fermées en mousseline, en batiste ou jaconas ne sont pas abandonnées; elles conviennent trop bien aux costumes négligés, tels que robes de toile du Nord, nankin, robes beige en laine croisée ou popelinette.

Les redingotes de piqué blanc sont de mise simple, mais recherchée; les broderies anglaises qui garnissent le corsage, les manches, le col, doivent être choisies à dessins très à jour.

Parler de mise simple, distinguée, nous amène tout naturellement aux modes des demoiselles Romain (1). Les salons de ces demoiselles renferment des trésors de coquetterie; il est impossible de trouver de plus jolies coiffures, de plus délicieuses capotes, si ce n'est pourtant les chapeaux de paille de riz, les pailles d'Italie, qui réunissent l'élégance à la coquetterie.

Nous avons dit combien les capotes de tulle brodé en paille de ces demoiselles étaient en vogue; cette vogue ne fait qu'augmenter.

Ce qu'il y a encore en grande vogue chez les demoiselles Romain, ce sont des capotes de crêpe ornées de blonde de soie à dents fort accusées; ces blondes garnissent le fond et le bord de la passe. Sur ces capotes toutes blanches, elles posent des épis de riz mêlés de folies vertes; — des branches de fleurs de pommier sur les capotes roses avec blonde blanche, des osées de pavots simples roses à cœur noir; — des touffes de pensées; — des primevères.

Sur les capotes de crêpe paille et blonde blanche, nous retrouvons les touffes de pensées, les primevères et la violette double montée en branche.

Souvent aussi ces demoiselles posent sur cette capote paille deux marabouts blancs mouchetés paille, un de chaque côté.

Ces marabouts sont encore plus volontiers posés par ces demoiselles sur les chapeaux de paille de riz; les marabouts sont alors mouchetés de la couleur des rubans.

Quant aux chapeaux de paille d'Italie, ces demoiselles les garnissent de plumes de chaque côté en deux ou trois petites têtes de plumes, ou par la belle tulipe de Constantin, — de marabouts mou-

chetés non couleur paille, mais en paille, — d'épis de riz ou de jolies fleurs blanches.

Dans les ensembles de toilette que nous avons pu remarquer pendant ces derniers jours, les capotes et les chapeaux des demoiselles Romain n'étaient pas ce qu'il y avait de moins gracieux. Ainsi nous citerons comme exemples les costumes suivants :

Capote de crêpe paille et blonde blanche, ornée de chaque côté par une touffe de pensées. — Robe de barège fond-blanc à dessins perses en guirlandes, avec volants bordés d'une guirlande de fleurs dans laquelle, de même que dans les dessins de la jupe et du corsage, dominait la couleur lilas. Mantelet de taffetas lilas, bordé d'une haute frange lilas et blanche; le corps du mantelet entièrement couvert de broderie lilas au passé dans laquelle courait des arabesques formés par un large lacet blanc. — Ombrelle lilas à bordures blanches.

Chapeau de paille d'Italie, orné de chaque côté par une jolie branche de fleurs blanches. Redingote de piqué blanc, châle de dentelle de laine noire. — Ombrelle blanche à bordure blanche tissée dans l'étoffe. — Bottines vertes en étoffe de laine.

Capote de crêpe rose et blonde blanche, ornée d'un seul côté par une branche de pavots simples roses à cœur noir, le dessous de passe garni des mêmes fleurs. — Robe de barège fond-noir à trois volants bordés d'une large guirlande de roses. — Ombrelle rose marquise garnie de franges. — Souliers de taffetas noir. — Châles de dentelle noire.

Capote blanche bouillonnée en commençant derrière à porte ou si vous aimez mieux en fer à cheval, chaque bouillon séparé par une petite blonde. — Robe de mousseline de coton fond-rose à dessins blancs, garnie de trois volants festonnés en coton blanc; cette robe à corsage décolleté, manches courtes, avec canezou-pardessus en mousseline brodée au crochet. — Mantelet-châle en mousseline brodée au crochet, bordé d'un haut volant festonné. — Ombrelle rose cerise. — Souliers de peau anglaise couleur hanneton.

Chapeau de paille noire et paille doublé de taffetas rose avec fontange de ruban au bord en dedans, orné dessus, de chaque côté, par un nœud à la Louis XIV en coques de ruban de taffetas rose et ruban de velours; deux bouts de velours tombent du haut du nœud en passant dessus; dessous de passe en ruban rose et avoine de velours noir. — Robe en brillante fond-blanc à dessins perses, garnie de trois volants diminuant chacun de largeur, le premier haut de trente cinq centimètres, le second de trente, le troisième de vingt-cinq. Petit pardessus de taffetas noir, garni de deux rangs de dentelle de laine surmontés chacun d'un petit volant de ruban, le tour du devant orné par deux volants de même petit ruban. — Ombrelle

(1) Rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

feutre à bordure blanche doublée de blanc. — Bottines vertes.

LOMÉNIE DE V***.

Détails du Dessin.

Capote de crêpe lisse ornée d'épis de riz mêlés de folies vertes. — Robe de foulard à corsage à basques doubles coupées en dents arrondies, bordées d'une petite dentelle noire. Le corsage est à revers, ouvert devant, bordé d'une petite dentelle. Les manches sont fendues presque jusqu'en haut à une distance de cinq centimètres de la couture de l'entournure; chaque dent est arrêtée à l'autre.

COSTUME DE PETITE DEMOISELLE DE 4 A 6 ANS.

Robe de jaconas à dessins perse rose. Canezou brodé en guirlande formant l'éventail. Col composé d'un petit entre-deux renversé bordé d'un volant en broderie anglaise. La basque est faite d'un volant froncé en broderie anglaise, les manches sont brodées au bord. — Le pantalon est bordé d'une broderie anglaise. — Souliers-guêtres en peau vernie et coutil écru.

COSTUME DE JEUNE HOMME DE 15 A 18 ANS.

Redingote de drap léger à une seule rangée de boutons. Gilet de piqué à fleurs. Cravate écossaise. Pantalon de nankin sans sous-pieds. Souliers et bas de fantaisie.

PATRONS.

Planche de détails.

N° 1. Bonnet en dentelle application de Bruxelles. La dentelle est tournée en trois rangs. Le fond est en tulle qui entoure de ruban qui vient former nœud de chaque côté; entre chaque rang de dentelle sur les côtés sont quelques coques de ruban. Brides en ruban.

N° 2. Canezou de mousseline unie garni de bandes festonnées mat. Ce canezou est à pointe derrière, en pointe devant; le revers ne fronce que peu. Les manches sont bordées de trois rangs de volants festonnés.

N° 3. Bonnet de blonde tournée en spirale partant du milieu du fond et couvrant tout le bonnet, lequel est garni de chaque côté d'un flot de coques longues en petit ruban de gaze. Les brides sont en ruban n° 12.

N° 4. Fichu de mousseline à plastron. Le col est composé d'un entre-deux renversé bordé d'un volant de valencienne. Le plastron se compose d'un espace rempli par quatre petits plis au bas duquel est un volant de valencienne, haute comme celle du col, de trois centimètres environ. Cet ornement se répète jusqu'en bas.

N° 5. Sous-manches de mousseline brodée bordées au bas d'un volant brodé au-dessus, et dans l'espace qui sépare les deux volants est une broderie au plumetis, laquelle se retrouve au-dessus du second volant.

N° 6. Chemisette ouverte devant et découpée en rivière. Elle est bordée d'une dentelle d'un à deux centimètres de hauteur. Il y a une broderie au bord, puis un second volant de dentelle de même hauteur au pied duquel est encore une broderie.

Dessin de broderie au plumetis sur bout de manche froncé sur entre-deux. Entre-deux pour ce même bout de manche.

Autre entre-deux brodé au plumetis pour devant de fichu à plastron.

Deux dessins pour garniture de sous-manches ouvertes. Ces garnitures doivent avoir environ 50 centimètres de longueur.

Coin de mouchoir au plumetis, la bordure se prolonge autour du mouchoir.

Feston pour garniture de châle-mantelet, volant de robe.

Autre broderie désignée par erreur sur la feuille sous le titre *entre-deux broderie mat*, et qui est un volant feston et broderie mat pour volant de manches ouvertes ou garniture de canezou.

Les dames nous sauront gré de signaler à leur attention un des produits les plus utiles pour la toilette et dont le choix est de la plus haute importance. Ce nouveau produit est la *Pommade philocomé* de la SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE de la rue Jean-Jacques Rousseau, 5. Cette préparation est onctueuse et fondante; elle rend les cheveux brillants et souples, les fait pousser et les empêche de tomber. Les matières dont elle se compose sont de la plus grande pureté, et par conséquent ne laissent sur la tête ni résidu, ni pellicules; c'est surtout pour ces sortes de préparations que le choix des parfums n'est pas indifférent. Aussi n'a-t-on employé pour la *Pommade philocomé* que des odeurs d'une suavité douce, fraîche et salubre.

LE LOGIS DE SAINT-MARTIN.

(SUITE ET FIN.)

Pierre lui raconta comment, étant parti la veille de la Ciotat sur un bateau de pêche qui retournait à Cassis, il avait été surpris par une violente tempête; longtemps les pêcheurs avaient lutté contre le vent, cherchant à atteindre le port; mais enfin, au moment où le jour allait paraître, une lame avait renversé leur barque; Pierre s'était emparé d'un aviron. Poussé par les vagues, nageant avec les jambes et se soutenant des mains à la rame, il était arrivé en vue du rivage; mais ses forces épuisées l'avaient trahi, et si Marguerite ne fût venue à son secours, il aurait péri.

« Laissez-moi vous conduire à ma mère, dit-il en finissant, laissez-moi lui nommer celle qui lui a rendu son fils. »

Marguerite laissa sa main tout humide encore dans celle de Pierre, mais elle résista à la pression qui l'attirait.

« Non, dit-elle; je bénis le ciel qui m'a envoyée sur la plage pour vous tirer du péril où vous étiez, mais je ne veux pas imposer à votre mère le poids d'une reconnaissance qui serait amère à son cœur.

— Marguerite! s'écria le jeune homme.

— Il y a du sang entre nos deux familles, et le souvenir du crime obscurcirait le souvenir du bienfait. Laissez-moi retourner seule à ma cabane.

— Vous m'avez sauvé la vie, vous rendez un fils à sa mère, et vous ne voulez pas que ses bénédictions vous récompensent!

— Ce que j'ai fait, tout autre l'aurait fait à ma place. Ma récompense est dans mon cœur. »

Quand ils se séparèrent, Marguerite avait arraché à Pierre la promesse qu'il se tairait sur le service qu'elle lui avait rendu; mais, en se quittant, ils se regardèrent longtemps tous deux. Sans savoir pourquoi, Marguerite s'éloigna en rougissant.

Mais ce qu'elle ne comprenait pas encore, elle le devina bientôt, et si elle put lire le secret de Pierre dans ses yeux, le trouble de son cœur lui révéla le sien. Toi et deux se revirent souvent; le hasard les faisait se rencontrer aux mêmes prés, aux mêmes vallons, aux mêmes plages; bientôt, sans se le dire, ils surent les lieux où ils allaient et les heures où ils pouvaient se voir. Un jour vint où ils s'aimèrent et ils se l'avouèrent l'un l'autre en balbutiant.

Bien que Marguerite fût plus jeune que Pierre, élevée à la rude école du malheur, elle avait pris sur lui cette autorité que donne la raison promptement mûrie par l'infortune; plus que lui, elle avait cette expérience instinctive qui se puise dans un cœur éprouvé, et, sans s'en rendre compte à lui-même, le jeune amoureux subissait l'influence de ce caractère à la fois ferme et résigné.

En même temps qu'elle avait ce charme harmonieux dans les formes et le regard qui inspire l'amour, Marguerite avait cette dignité douce et cette confiance chaste qui commandent le respect. Il était impossible de deviner quel sentiment, de l'estime ou de la tendresse, l'emportait sur l'autre dans le cœur de Pierre. Quant à Marguerite, isolée qu'elle était au milieu du monde, toujours vivant avec ses pensées, tristes le plus souvent comme le chant de la mer, elle s'était abandonnée, avec de secrètes mais divines joies, à cet amour qui avait peuplé la solitude de son âme et jeté de rayonnantes clartés sur sa vie.

Cependant, depuis quelque temps déjà, de sinistres inquiétudes avaient voilé la sérénité de son amour; après l'enivrement des premiers jours où elle s'était sentie aimée, elle avait jeté un regard sur l'avenir, et des craintes vainement dissimulées avaient empoisonné son bonheur.

La fuite des chasseurs, lorsque son père était apparu dans la grotte de Saint-Michel-d'Eau-Douce, avait été pour son cœur la goutte fatale qui fait déborder le vase trop plein, et la croyance que Pierre ne pourrait jamais lui appartenir lui était enfin venue.

Mais Pierre n'était pas d'un caractère à se facilement désespérer; il regardait les obstacles sans peur, et quand ils étaient de nature à ne pouvoir pas être surmontés tout d'abord, il attendait.

Ce fut sans beaucoup de découragement qu'il reprit le chemin du logis de Saint-Martin, après

l'entretien que nous avons rapporté, laissant sa belle amie se désoler au pied de la croix.

« Nous sommes jeunes, pensait-il; les circonstances nous viendront en aide. »

Marianne s'était aperçue depuis un certain temps des longues absences de son fils; elle avait pu croire d'abord que l'ardeur de la chasse l'entraînait, mais elle n'avait pas tardé à être désillusionnée. Pierre ne fréquentait pas les fêtes des villages voisins; il paraissait fort insensible aux plaisirs vers lesquels les jeunes gens courent avec tant d'ardeur, et ne semblait point prendre garde aux souriantes agaceries des jeunes filles, qui ne pouvaient pas s'empêcher de le trouver beau garçon.

Quand il ne chassait pas ou ne s'occupait pas des travaux de la ferme, il prenait un livre, se couchait dans les bois et lisait. Son père, vieux capitaine au long cours, lui voyant quelques dispositions, s'était plu à développer sa précoce intelligence, et lui avait fait donner, à Toulon, une instruction dont il avait pu lui-même apprécier les bienfaits.

« Il y a de l'amour sous jeu, » disait Marianne, et Marianne ne se trompait pas.

Deux ou trois jours après le rendez-vous de la chapelle Marianne, qui songeait déjà à l'établissement de son fils, — dans la campagne le mariage accompagne assez volontiers la majorité, — passa son bras sous celui de Pierre et l'entraîna sous un bouquet d'arbres voisin de l'enclos.

« Te voilà grand garçon, mon ami, lui dit-elle; ne serait-il pas temps de songer à ton mariage? »

— J'y ai pensé, répondit gravement le fils.

— Vraiment! et qu'en dis-tu?

— Je dis que c'est trop tôt.

— Bah! tu as vingt-deux ans bientôt, et quand je me suis mariée je n'en avais que seize. Tu ferais un excellent mari; que penses-tu de Madeleine Garcin?

— Je pense, comme tout le monde, que c'est une jolie fille, gaie comme un moineau franc et gracieuse comme une fleur.

— La voudrais-tu pour femme?

— Non.

— Et Thérèse Bidois, ne te semble-t-elle pas une charmante créature. Elle a de beaux yeux noirs, et, ce qui vaut mieux peut-être, de bons prés à Aubagne et de bonnes vignes à Roquefort.

— Elle a tout cela et d'autres choses encore, mais je ne l'épouserai pas.

Marianne garda le silence un instant. Puis prenant la main de son fils :

« Tu sais combien je t'aime, lui dit-elle; si tu avais quelque secret au fond du cœur, pourquoi ne me le confierais-tu pas? Que peux-tu craindre? Ne sais-je pas que celle de qui tu auras fait choix est digne de ton amour; nomme-la-moi et j'irai l'embrasser comme ma fille.

— Quand le temps sera venu, je te la nommerai, ma bonne mère, et tu verras qu'elle est en effet digne de toi. Mais jusqu'à ce que je vienne à toi en la tenant par la main, ne me questionne plus. Il me serait impossible de te répondre. »

Cependant bien des jours s'étaient écoulés, et les feuilles rougies des vignes s'étaient dispersées dans les vallons sous le souffle plus froid du vent. De lourds nuages gris étendaient leur linceul sur la mer, le soleil plus pâle disparaissait le soir sous des nuées flottantes, et quand venait l'aube, ses rayons d'or avaient peine à fendre les brouillards humides qui laissaient, en s'envolant, des perles glacées au bout de chaque brin d'herbe. Les premières neiges de décembre avaient blanchi les collines où chantaient les merles noirs. Pierre et Marguerite, séparés par des campagnes solitaires, se cherchaient cependant encore; les pêcheurs qui revenaient le soir avec leurs rouges filets voyaient deux ombres passer dans la brume et se perdre lentement dans les sinuosités du rivage. Marguerite n'avait pas eu le courage d'exécuter son projet; elle n'osait plus parler de séparation, mais son cœur souffrait, tout en s'abandonnant aux chastes rêves de son amour.

Avec l'hiver les rudes travaux étaient venus. Antoine allait couper des fagots dans les bois et les portait aux habitants des villages et aux chaudières; dans les beaux jours, il conduisait aux champs les troupeaux bêlants qu'un pâtre malade lui confiait; Marguerite allait de ferme en ferme offrir son lait et son beurre, et tous deux se retrouvaient le soir au coin de lâtre où flambait un feu de branches résineuses sous la voûte obscure de Saint-Michel.

Un mal inconnu semblait miner la robuste constitution d'Antoine; une toux sèche fatiguait sa poitrine qu'il laissait toute nue exposée aux brises du matin; ses larges épaules s'étaient ployées, et sous la sombre expression de ses regards on voyait briller un éclair fiévreux. Marguerite l'avait surpris, vers le soir, à l'heure où le soleil s'abîme dans la mer ardente, parlant tout bas en agitant ses mains; il se taisait en l'apercevant, mais la nuit elle l'entendait se lever de sa couche et quitter la grotte; alors, quand elle osait le suivre, tremblante et retenant son haleine, elle le voyait marcher dans l'ombre, arracher l'herbe de ses mains frémissantes et tomber épuisé sur la roche en poussant des cris rauques et inarticulés.

Marguerite, épouvantée, attendait le jour sans que le sommeil pût visiter ses paupières, et le lendemain Pierre s'étonnait de la trouver si pâle et si désolée.

Un jour, vers la fin du mois de janvier, Antoine était allé ramener un troupeau dans une ferme, entre Aubagne et Roquefort. Marguerite l'avait accompagné; depuis quelque temps déjà elle le suivait en tous lieux, craignant que, affaibli

comme il l'était, il ne lui arrivât quelque malheur. Pendant toute la journée, le vent avait soufflé du sud et de grands nuages s'étaient amoncelés dans le ciel, où quelques lambeaux d'azur brillaient encore entre les plis flottants des vapeurs étendues comme un manteau. Il était déjà tard quand Antoine se mit en route pour retourner à Saint-Michel; avant qu'il eût franchi le tiers du chemin, l'ombre s'était abaissée sur la campagne, le bruit de la tempête qui accourait sur l'aile du vent emplissait l'air; les pins balayaient le sol de leurs branches échevelées: bientôt quelques gouttes de pluie mouillèrent le chapeau de Marguerite, qui marchait près de son père, et la dernière étoile s'effaça sous un pan de nuées; une profonde nuit couvrit la campagne et dans les ténèbres on ne voyait d'autres clartés que les rouges reflets des fours à chaux dispersés sur les plateaux. Antoine et Marguerite connaissaient tous deux les sentiers les plus étroits. Ils les suivaient à pas pressés, muets tous deux; mais, quand l'ombre s'épaissit, ils ne tardèrent pas à s'égarer, et, sans savoir où ils allaient, ils continuèrent à fouler d'un pied rapide les bruyères détrempées par la pluie.

Un coup de vent avait emporté le chapeau d'Antoine; ses cheveux blancs ondulaient sur son front; les pâles replis de son manteau de laine guidaient Marguerite qui s'attachait à lui. Elle avait essayé bien des fois de ralentir sa marche en l'engageant à demander un refuge aux chaudières qui tous les connaissaient; il n'avait pas répondu; le silence de son père l'effrayait déjà, et son oreille attentive pouvait compter les battements de son cœur, lorsque la voix d'Antoine, sourde et menaçante, vint se mêler au bruit du vent. Cette voix, dont les accents terribles avaient si souvent réveillé Marguerite, fut comme une secousse électrique dont tout son corps tressaillit. Elle s'élança d'un bond vers son père et lui saisit la main. Cette main était froide et toute trempée de sueur glacée.

« Mon père! » cria-t-elle.

Antoine la repoussa. La pauvre fille laissa tomber sa tête sur son sein et le suivit. Son âme s'était repliée sur elle-même et n'osait adresser une prière au ciel. Cependant la voix d'Antoine s'élevait toujours; elle éclatait en imprécations ou vibrait sourdement comme une plainte étouffée. Marguerite écoutait, mais la voix passait comme un son; à mesure qu'il parlait, Antoine s'animait; ses grands bras maigres se dressaient vers le ciel, le lourd bâton de néflier qu'il portait d'une main retombait sur les cailloux, puis avec ses cris s'échappaient des lambeaux de Noël, que Marguerite se souvenait d'avoir entendus autrefois.

Un instant il se tourna vers sa fille et lui prit la main brusquement. A cette étreinte glacée, le sang de Marguerite reflua vers son cœur. Antoine

l'entraînait avec lui ; il lui parlait de choses terribles qui l'épouvantaient, et repoussait avec son bâton des fantômes invisibles qui barraient le chemin.

Il y avait déjà deux heures qu'ils marchaient au milieu de la nuit, quand un nuage déchiré glissa sur la lune, dont le disque pâle laissa tomber un jet de lumière sur le sol. A cette soudaine lueur, une croix noire détacha sa sombre silhouette sur les murs blancs d'un enclos. Antoine poussa un cri terrible et tomba sur ses genoux ; mais déjà la lune s'était abîmée sous un banc de nuages, et l'apparition funèbre s'était évanouie.

Marguerite avait reconnu l'enclos du logis de Saint-Martin. Au cri d'Antoine le hurlement d'un chien avait répondu. Elle sentait à ses pieds gémir son père qui frappait les cailloux de son front ; éperdue, elle s'élança, franchit l'enclos, et vint battre la porte du logis en appelant d'une voix haletante. Une lumière glissa entre les rainures d'une fenêtre, et la porte s'ouvrit.

« Marguerite ! s'écria Pierre.

— Mon père ! mon père ! sauvez mon père ! » dit-elle.

Marianne parut sur le seuil que son fils venait de quitter.

Marguerite se traîna à ses genoux.

« Mon père est là qui se meurt, pitié pour lui, pitié pour moi ! »

Les sanglots étouffaient sa voix. Marianne la suivit ; des valets de ferme étaient accourus avec des torches. Quand ils furent hors de l'enclos, Marguerite appela son père, et sa voix se perdit dans l'espace.

Elle regarda effarée autour d'elle et vit le corps d'Antoine couché sur la tombe de Pierre ; ses bras avaient enlacé la croix noire ; sa face était collée à terre. Le meurtrier était venu mourir sur la fosse de sa victime.

Marguerite chancela. Son amant la soutint dans ses bras.

« Ma mère, dit-il, vous m'aviez demandé le nom de celle que j'aimais : la voici. Elle est orpheline, ne l'accueillerez-vous point ? »

Marianne se souvint de celle que son frère avait aimée, elle essuya une larme et les prit dans ses bras tous deux.

AMÉDÉE ACHARD.

CAUSERIES.

Le grand Jean-Jacques Rousseau fut l'un des fêaux de la littérature française. Entre autres présents funestes, elle lui doit :

Le roman par lettres,

Les confessions.

Grâce à Dieu, la littérature française est guérie du

roman par lettres, mais la confession sévit sur elle de la façon la plus effroyable.

Chateaubriand, Lamartine en ont été suc essivement atteints. Maintenant on parle d'un nouveau cas de confession foudroyante qui vient de frapper George Sand.

Ou plutôt madame Aurore Dudevant ; car George Sand n'existe plus, tous les voiles du pseudonyme sont levés. L'auteur d'*Indiana* a jeté sa casquette par-dessus les moulins pour arborer ouvertement la coiffe.

Jean-Jacques Rousseau eut le courage de publier ses confessions de son vivant ; mais Jean Jacques était connu pour un original qui ne reculait devant rien, pas même devant l'idée de s'habiller en Arménien.

M. de Chateaubriand n'a pas osé imiter Jean-Jacques Rousseau. Lamartine l'a fait, mais les confidences de Lamartine sont émoussées par l'usage perpétuel du pseudonyme. Avec des noms comme Graziella, Elvire, ou Béatrix, on se tire de tout.

J'avoue que, si j'étais femme, je n'aimerais pas à publier de mon vivant l'*Histoire de ma vie* ; car enfin, à moins d'avoir été mêlée à la politique, à moins d'être comédienne ou espionne diplomatique, quelles aventures une femme peut-elle avoir à raconter ?

Des aventures de cœur, ni plus ni moins.

Eh bien ! n'est-ce pas quelque chose de choquant, ou tout au moins de bizarre, d'entendre ces sortes d'aventures par celle qui en fut l'actrice principale, quand les autres acteurs sont encore pleins de vie et de santé ? Le don-juanisme (qu'on nous passe cette expression), déjà si insupportable chez un homme, ne deviendra-t-il pas odieux dans la bouche d'une femme ?

On ne racontera pas tout, me dira quelqu'un.

Alors que devient l'intérêt de l'ouvrage ? Le public mettra le doigt sur toutes les lacunes, signalera toutes les réticences. Que de gens brilleront alors dans ces mémoires par leur absence ! On les y remarquera d'autant plus qu'ils n'y seront pas. On se usera l'auteur de n'avoir eu ni le courage de tout avouer ni la force de garder le silence.

Mais pourquoi ne raconterait-on pas tout ? reprendra un autre interlocuteur ; ne peut-on pas recourir, comme M. de Lamartine, au pseudonyme ?

Je réponds à cela que M. de Lamartine n'est pas tout à fait notre contemporain, que nous ignorons parfaitement à qui s'applique tel ou tel nom, qui est Béatrix, qui est Elvire. Nous ne savons pas si le chiffre de passions qu'accuse le poète est exact, ou s'il a omis de faire figurer quelques dettes sur le livre de caisse de son cœur. Mais ici pas d'ignorance, pas d'erreur possible. Nous avons vécu à côté de l'écrivain ; nous avons entendu raconter plus d'une fois les scènes principales du drame par le héros lui-même ; nous pouvons dire presque à un centime, à un nom près, si la liste des aventures ne présente ni erreur ni omission. Bel artifice que le pseudonyme ? comme si nous ne savions pas exactement le nom, le prénom, l'âge, le lieu de naissance

Du poète Antonio,

Du romancier Flavio,

De l'avocat Loredano,

Du musicien Stefano,

Du peintre Angelo,

Du capitaine Leontio, etc., etc., etc.

Tous ces gens-là vivent, agissent, remuent, écrivent : quelle singularité quand nous les verrons trahis officiellement, révélés, publiés, désignés comme hommes à bonnes fortunes, et par qui ? par la bonne fortune elle-même.

Ce sera piquant, dit-on ; je n'en crois rien, et les gens délicats penseront comme moi.

Le roi de Hollande a compris que l'instant est venu de tenter un noble effort pour relever les livrets d'opéra-comique, qui laissent beaucoup à désirer, sur-

tout en fait de gaieté, depuis que M. de Saint-Georges en a le monopole à peu près exclusif.

Le vaudeville français est exporté dans toute l'Europe depuis que M. Clairville s'est mis à la tête de cette branche de commerce : le drame se soutient grâce à Alexandre Dumas ; quant à la tragédie, elle est arrivée de nos jours au plus haut degré de perfection depuis que M. Latour de Saint-Ybars lui consacre toutes ses veilles.

Le seul livret d'opéra-comique périlait d'une manière fâcheuse. Espérons qu'il va promptement se relever, grâce à la généreuse intervention du roi de Hollande.

J'oubliais de vous dire que ce grand prix d'opéra-comique ne sera pas décerné à l'auteur du meilleur livret représenté à Paris dans le courant de l'année.

Le roi de Hollande ne veut pas suivre la tradition de l'Académie et en agir avec les opéras-comiques comme avec de simples tragédies.

A l'Institut de Paris on couronne de loin en loin de vieilles tragédies, par suite de la fondation pieuse établie en mourant par le baron Gobert.

Le roi de Hollande tient à ne couronner que de jeunes opéras-comiques, des opéras-comiques n'ayant pas encore été déflorés par la représentation. Il ne reçoit au concours que des livrets inédits, que des poèmes vierges.

Puis, lorsque ses cartons seront suffisamment remplis, le roi de Hollande convoquera le conseil des ministres et lui lira, à haute et intelligible voix, tous les manuscrits, afin de faire un choix convenable et éclairé.

Le livret couronné, outre les trois mille francs, aura droit à un compositeur hollandais qui sera chargé d'écrire la partition pour le théâtre royal de La Haye.

Le roi de Hollande veut se procurer la jouissance d'assister à la première représentation d'un opéra-comique ; il a entendu dire que c'est une des plus grandes voluptés qu'un homme puisse éprouver.

Les lois néerlandaises interdisent au souverain du pays de franchir les frontières de son royaume n'importe sous quel prétexte, fût-ce même pour aller à Paris assister à la première représentation d'un opéra-comique.

Plusieurs fois, et notamment lors des *Porcherons*, le roi de Hollande essaya de transgresser cette ordonnance en usant de stratagème. — Muni d'un faux nez, il prit le chemin de la France ; mais il fut arrêté à Anvers par des douaniers qui fouillèrent dans ce carton pour voir s'il ne renfermait pas de la contrebande.

Le roi de Hollande fut alors immédiatement reconnu et reconduit de brigade en brigade jusqu'à La Haye avec tous les égards dus à son rang et à son malheur.

C'est à partir de ce jour que cet infortuné monarque fit serment de se procurer la satisfaction de la première représentation d'un opéra-comique, n'importe à quel prix, — ce qui fait qu'il s'est résolu à dépenser mille écus.

Le soir de la première représentation, le roi de Hollande sera si heureux qu'il sera capable de donner à tous les spectateurs la croix de l'ordre de Chêne.

Hollandais, méfiez-vous !

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Les *Sociétés secrètes*, vaudeville en cinq tableaux de MM. Couailliac et Bourdois. — Reprise de la *Grande Dame*. — Chodruc Duclos, drame en cinq actes de MM. Alphonse Royer et Gustave Vaez.

Rassurez-vous, la politique est presque complètement étrangère à l'événement.

Les sociétés secrètes avec lesquelles la vaudeville nous fait faire connaissance sont celles des demoiselles à

marier, des maris trompés, etc., etc. ; — sociétés bien secrètes, car jamais je n'en avais entendu parler jusqu'à ce jour.

Nous avons bien un tableau consacré à des conspirateurs politiques, mais ce tableau est très-court, — et comme aurait dit Bilboquet : « Il le fallait ! »

Ce vaudeville tout rempli de grisettes qui rient, qui chantent et qui dansent même au besoin, est une pièce amusante qui est capable de réconcilier les bourgeois les plus craintifs avec les sociétés les plus secrètes, — moins pourtant les sociétés politiques, bien entendu. Le vrai bourgeois aimerait encore mieux se faire recevoir franc-maçon.

Pendant qu'on riait au théâtre du Vaudeville, on frissonnait au théâtre du Gymnase. — L'ancien drame vaudeville intitulé *la Grande Dame*, et qui obtint tant de succès il y a une quinzaine d'années, vient d'être repris, et son succès n'a pas été moins grand que dans sa nouveauté. — Il est vrai que madame Rose Chéri jouait le rôle principal, et son talent sait tout rajeunir.

Place à cet homme à longue barbe, à ce personnage mystérieux qui avait juré haine à la société en général et aux marchands de boutons en particulier. — Pendant quinze ans, Chodruc Duclos ne boutonna sa redingote noire qu'à l'aide de ficelles.

Chodruc Duclos servait de Croquemitaine à toutes les bonnes du Palais-Royal, et après sa mort les enfants de Paris ont été beaucoup plus difficiles à élever ; maintenant ils n'ont plus peur de rien, du moins dans le jardin du Palais-Royal.

Pauvre jardin ! en perdant Chodruc il a perdu son avant-dernière curiosité, il ne lui restera plus rien pour attirer les étrangers, pour peu que, par suite des idées de désarmement, le gouvernement vienne à faire rentrer à Vincennes le canon qui sonne, non, je veux dire qui tonne midi.

Il y encore un certain nombre d'Anglais qui, chaque année, font le voyage de Londres à Paris pour venir régler leur montre sur le canon du Palais-Royal.

Le théâtre de la Galté nous a reproduit avec toute la vérité possible le portrait du fameux flâneur du Palais-Royal, et, plus heureux que la plupart des contemporains de Chodruc, les spectateurs de la Galté savent pourquoi cet homme portait une longue barbe et boutonnait sa redingote avec des ficelles.

C'était par suite des violentes émotions qu'il avait éprouvées en se trouvant mêlé à la sombre histoire de Rata et Malagutti. Les violentes émotions poussent toujours à faire des vœux, mais heureusement on ne les fait pas toujours aussi malpropres.

Ne croyez pas que j'entreprenne ici de vous raconter cette histoire, j'aime bien mieux vous adresser directement au théâtre de la Galté. — Chodruc Duclos se promène actuellement boulevard du Temple, de sept heures à onze heures du soir. — Avis aux amateurs de longue barbe et de redingote noire boutonnée avec des ficelles.

Les pères et mères peuvent conduire sans crainte leurs enfants à ce spectacle, — il ne peut que leur inspirer l'horreur de l'assassinat et l'amour de la propreté.

*. Le Gymnase s'occupe de plusieurs nouveautés, entre autre *l'Echelle des femmes*, où paraîtront les plus jolies actrices du théâtre ; mais l'apparition de cette pièce sera nécessairement retardée par la grande vogue du *Bourgeois de Paris*.

FAIT EXTRAORDINAIRE. — Un habitant de la rue Tronchet avait reçu une lettre d'un immense intérêt de la part d'une personne qui l'avait mise à la poste le 27 juin, et ne l'avait signée que d'un R. — La véritable initiale, ainsi que le nom, ont été découverts par le somnambule M. R. G. — Ecrire poste restante, à Paris. Ne pas oublier d'envoyer une mèche de cheveux.



Explication du dernier Rébus.

L'homme éclairé, E chat posant, nuit.
(L'homme éclairé échappe aux ennuis.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abrégier le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.



JOURNAL DU MAGNÉTISME

Paris : un an, 10 fr.; — trois mois, 3 fr.
Dép. : — 42 fr.; — 4 fr.

La table des matières des huit volumes déjà publiés se délivre gratis. — Les Abonnés peuvent assister gratuitement à des expériences faites le dimanche, à une heure, par M. DU POTET. (COURS et LEÇONS.)
R. Neuve-des-Pet. Champs, 20. (Affranchir.)

Au Sablier-Denil, 2, boulevard Montmartre.
Assortiments complets de tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et modes particulières; cravates spéciales pour deuil; orléans, toiles valencias, barèges.

Par s. — Typographie Plon freres, rue de Valenciennes, 36.